

Montaigne
Les Essais, I, 27 « Sur l'amitié » (1595)
Extraits

1 En observant la façon dont procède un peintre que j'ai à mon service, l'envie m'a pris de
l'imiter. Il choisit le plus bel endroit et le milieu de chaque mur pour y placer un tableau
élaboré avec tout son talent. Puis il remplit l'espace tout autour de « grotesques », qui sont
5 des peintures bizarres, n'ayant d'agrément que par leur variété et leur étrangeté. Et en
vérité, que sont ces *Essais* sinon des « grotesques », des corps monstrueux, affublés de
membres divers, sans forme bien déterminée, dont l'agencement, l'ordre et les proportions
ne sont que l'effet du hasard ?

C'est le corps d'une belle femme, que termine une queue de poisson.

[Horace : Art Poétique, 4]

Je suis volontiers mon peintre jusque-là ; mais je m'arrête avant l'étape suivante, qui est la
meilleure partie du travail, car ma compétence ne va pas jusqu'à me permettre
10 d'entreprendre un tableau riche, soigné, et disposé selon les règles de l'art. Je me suis donc
permis d'en emprunter un à Étienne de la Boétie, qui honorera ainsi tout le reste de mon
travail. C'est un traité auquel il donna le nom de *Discours de la servitude volontaire* ; mais
ceux qui ignoraient ce nom-là l'ont depuis, et judicieusement, appelé *Le Contre Un*. Il l'écrivit
15 comme un essai, dans sa prime jeunesse, en l'honneur de la liberté et contre les tyrans. Il
circule depuis longtemps dans les mains de gens cultivés, et y est à juste titre l'objet d'une
grande estime, car il est généreux, et aussi parfait qu'il est possible. Il s'en faut pourtant de
beaucoup que ce soit le meilleur qu'il aurait pu écrire : si à l'âge plus avancé qu'il avait quand
je le connus, il avait formé un dessein du même genre que le mien, et mis par écrit ses idées,
20 nous pourrions lire aujourd'hui beaucoup de choses précieuses, et qui nous feraient
approcher de près ce qui fait la gloire de l'antiquité. Car notamment en ce qui concerne les
dons naturels, je ne connais personne qui lui soit comparable.

Mais il n'est demeuré de lui que ce traité, et d'ailleurs par hasard — car je crois qu'il ne le
revit jamais depuis qu'il lui échappa — et quelques mémoires sur cet édit de Janvier, célèbre
à cause de nos guerres civiles, et qui trouveront peut-être ailleurs leur place. C'est tout ce
25 que j'ai pu retrouver de ce qui reste de lui, moi qu'il a fait par testament, avec une si
affectueuse estime, alors qu'il était déjà mourant, héritier de sa bibliothèque et de ses
papiers, outre le petit livre de ses œuvres que j'ai fait publier déjà. Et je suis particulièrement
attaché au *Contre Un* car c'est ce texte qui m'a conduit à nouer des relations avec son
auteur : il me fut montré en effet bien longtemps avant que je le connaisse en personne, et
30 me fit connaître son nom, donnant ainsi naissance à cette amitié que nous avons nourrie,
tant que Dieu l'a voulu, si entière et si parfaite, que certainement on n'en lit guère de
semblable dans les livres, et qu'on n'en trouve guère chez nos contemporains. Il faut un tel
concours de circonstances pour la bâtir, que c'est beaucoup si le sort y parvient une fois en
trois siècles.

(...)

35 Au demeurant, ce que nous appelons d'ordinaire « amis » et « amitiés », ce ne sont que des relations familières nouées par quelque circonstance ou par utilité, et par lesquelles nos âmes sont liées. Dans l'amitié dont je parle, elles s'unissent et se confondent de façon si complète qu'elles effacent et font disparaître la couture qui les a jointes. Si on insiste pour me faire dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant :
40 « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Au-delà de tout ce que je peux en dire, et même en entrant dans les détails, il y a une force inexplicable et due au destin, qui a agi comme l'entremetteuse de cette union. Nous nous cherchions avant de nous être vus, et les propos tenus sur l'un et l'autre d'entre nous faisaient sur nous plus d'effet que de tels propos ne le font raisonnablement d'ordinaire : je
45 crois que le ciel en avait décidé ainsi. Prononcer nos noms, c'était déjà nous embrasser. Et à notre première rencontre, qui se fit par hasard au milieu d'une foule de gens, lors d'une grande fête dans une ville, nous nous trouvâmes tellement conquis l'un par l'autre, comme si nous nous connaissions déjà, et déjà tellement liés, que plus rien dès lors ne nous fut aussi proche que ne le fut l'un pour l'autre.

Traduction en Français moderne par Guy de Pernon
(ed. Numlivres.fr 2013)

Pour vous plonger dans la lecture de Montaigne, c'est ici : [Les Essais](#)